14

LES

ORIGINAUX

COMÉDIE.

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par M. FAGAN.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

NAPLES

DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

Digitized by Google

68844

ACTEURS.

LA MARQUISE.

HORTENSE,

LE MARQUIS, *fils de la Marquise.*

LE CHEVALIER.

LE SENECHAL, *ignorant.*

LE BARON, *ivre.*

FROSINE, *médisante.*

M. DE BRETTENVILLE, *faux brave.*

GELASTE, *homme de plaisir.*

UN LAQUAIS.

La Scène est dans le Château de la Marquise.

LES

ORIGINAUX

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente une eſpece de Veſtibule, ou Salle baſſe du Château.

SCÈNE PREMIÉRE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

LEs meſures que j'ai priſes, Madame, ont ſi bien tourné, & le hazard m'a ſi bien ſervi, qu'aſſurément le Marquis verra ici des Originaux de toutes les eſpeces: & s'il eſt vrai que, pour bien ſentir le ridicule de nos défauts, il ſoit néceſſaire de les conſidérer dans les autres, je vous réponds qu'il pourra prendre aujourd'hui une leçon des plus complettes.

LA MARQUISE.

Il faut, Chevalier, être auſſi complaiſant que

vous l'êtes, pour vous donner tant de ſoins, & pour venir écouter ſans ceſſe, de la part d'une mere, des plaintes qui devroient vous être indifférentes.

LE CHEVALIER.

Vos converſations ont un charme, qu'en vérité, Madame, je préfére ces peine à toute autre ſorte de plaiſir; cependant il me ſemble que vous prenez la choſe un peu trop à cœur. On ne peut, après tout, reprocher au jeune Marquis votre fils que quelques traits de jeuneſſe, qui ne devroient point détruire l'eſpérance que vous en aviez conçue.

LA MARQUISE.

Si vous aviez autant d'intérêt que moi à deſirer qu'il fut parfait, vous verriez en lui tout ce que je crois y voir. Je vous l'ai déjà dit, vous ſçavez quel parti je lui deſtinois: vous ſçavez avec quelle ardeur je deſirois de le voir uni à Hortenſe. Il a d'abord paru ſenſible à ſes charmes; il a ſenti quel étoit le prix d'une union auſſi avantageuſe. Mais aux approches d'un engagement, il frêmit. La froideur, les mauvais procédés même ont ſuccédé à l'hommage qu'il lui rendoit; & il faut qu'aupres d'Hortenſe j'excuſe ſans ceſſe ſa conduite, & que je donne des couleurs à des mépris qu'elle ne ſçait comment interpréter.

LE CHEVALIER.

Les exemples ſeront plus forts que toutes les leçons que l'on pourroit lui donner. La légere indiſpoſition qui le retient ici, eſt une occaſion favorable. Il verra, de ſang froid, des ridicules

que

que tous les jours l'ivreſſe où le jettent les plaiſirs, l'empêche d'appercevoir, & il ſera tranquille ſpectateur de Scenes, qui ſouvent ne lui ont paru aimables que parcequ'il en étoit le principal Acteur.

LA MARQUISE.

Enfin, vous eſpérez donc ? ....

LE CHEVALIER.

Je crois avoir pris toutes les précautions néceſſaires, & je vais ſonger à l'exécution. Le hazard a conduit ici l'ignorant Sénéchal. Froſine & Gelaſte doivent s'y rendre, & je ferai enſorte que le Baron qui a paſſé la nuit dans le Château voiſin... Mais j'apperçois votre fils, ayez ſeulement ſoin, Madame, de le déterminer à recevoir quelques viſites, que vous lui direz être occaſionnées par la nouvelle de ſon prochain mariage.

LA MARQUISE.

Il ſuffit.

SCÉNE II.

LA MARQUISE, *le jeune* MARQUIS.

LE MARQUIS, *ſans voir ſa mere.*

IL faut ſe ſauver malgré qu'on en ait. Hortenſe me deviendra inſupportable, ſi ſon ſéjour ici dure encore quelque tems. Quoi ! toûjours des repro-

ches, & exiger de ma part de la raiſon? Oh! parbleu, c'en eſt trop.

LA MARQUISE.

Vous faites, en peu de mots, votre éloge, mon fils.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, il n'eſt pas bien de me ſurprendre de la ſorte. Ne croyez point, je vous prie, que ce que vous avez pu m'entendre dire, ſoit ſérieux. Vous ordres me ſont trop chers pour que je n'aie pas pour Hortenſe, & pour le mariage même, un reſpect & un amour infini.

LA MARQUISE.

Du ton dont vous faites cet aveu, je ne le crois pas bien ſincere.

LE MARQUIS.

Mais, à parler franchement, pourquoi vous plaiſez-vous à avilir vous-même votre ouvrage? Que vaudrai-je de plus, quand je ſerai au nombre des maris? Le lien conjugal me rendra le plus lugubre perſonnage du monde; & j'ai l'honneur de vous aſſurer d'ailleurs, que, de bon compte, je ſçais trente perſonnes qui ſe tiendront fort offenſées de me voir prendre un engagement.

LA MARQUISE.

Je crois ces perſonnes-là fort délicates en ſentimens.

LE MARQUIS.

Aſſurément.

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, je le crois. Le mauvais choix de

de ces perſonnes ſi délicates, eſt cependant au rang des défauts que j'ai à vous reprocher.

LE MARQUIS.

A moi, des défauts?

LA MARQUISE.

Croyez-vous donc n'en point avoir?

LE MARQUIS.

Non pas, Madame, je ſçais que communément chacun a les ſiens.

LA MARQUISE.

Ce ſeroit grand hazard que les vôtres vous euſſent échappés: car, à vous parler auſſi avec franchiſe, vous êtes, mon fils, emporté, intempérant, peu inſtruit, indiſcret, orgueilleux, volage, moqueur & médiſant.

LE MARQUIS.

La peinture eſt un peu chargée, ce me ſemble; il y a pluſieurs de ces défauts-là que je ſerois fâché de ne point avoir; par exemple, médiſant?

LA MARQUISE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Il faut l'être, Madame.

LA MARQUISE.

Il faut l'être?

LE MARQUIS.

N'en doutez point. Comment être reçu dans le monde, ſi vous ne ſçavez pas médire agréablement? Quelle reſſource aurez-vous pour plaire? Comment faire ſa cour à quelqu'un? Eſt-il poſſible d'élever les uns ſans rabaiſſer un peu les autres? La médiſan-

ſance eſt une ombre au tableau, & c'eſt elle qui fait valoir preſque toutes les louanges que nous donnons.

LA MARQUISE.

Cette néceſſité d'être médiſant ne peut être donnée que comme une plaiſanterie de votre part. Mais comment juſtifierez-vous ces emportemens, cette hauteur, qui fait qu'un mot dit ſans deſſein, une raillerie innocente vous révolte contre vos meilleurs amis? ce feu qui vous entraine, & qui, dans les querelles comme dans les plaiſirs, vous porte aux dernieres extrêmités? La modération, mon fils, eſt une vertu ſi heureuſe, qu'elle nous fait paroître avoir même les vertus que nous n'avons pas.

LE MARQUIS.

Oui: & avec ces belles maximes-là, il arrive qu'on ſe déshonore. Il faut être homme pour en ſçavoir les conſéquences. Tant de prudence dans les querelles & dans les plaiſirs, eſt ordinairement mal interprétée.

LA MARQUISE.

Enfin, ces nuits où triomphe l'ivreſſe....

LE MARQUIS.

Ne parlez point d'ivreſſe, Madame. Si elle m'avoit jamais ſurpris, je vous jure que ce n'auroit point été mon deſſein. J'étudie avec trop de ſoin tout ce qui peut me former. Je bois beaucoup, mais je bois bien: & l'on m'a aſſuré qu'inceſſamment je pourrois tenir tête au buveur le plus aguerri.

LA MARQUISE.

La belle étude!

LE MARQUIS.

Cette étude-là ? Elle eſt peut être plus utile, que celle que l'on fait de tant de vieille morale & de tant de préceptes débattus. Il faut connoître le monde, Madame, &...

LA MARQUISE.

La connoiſſance du monde vous eſt ſans doute néceſſaire. Mais, Monſieur, quand vous entrez dans ce monde, dépourvu de principes & de lecture, l'apprentiſſage que vous y faites eſt bien dur, & ce monde vous connoît & vous juge ſouvent bien plutôt que vous ne le connoiſſez.

LE MARQUIS.

Vous avez juré, Madame, de m'humilier étrangement; j'oſe pourtant vous dire que ce monde penſe plus favorablement à mon égard, & que j'y ſuis aſſez aimé, que j'y ſuis applaudi même.

LA MARQUISE.

Je le ſouhaite: mais je crains bien que vous ne vous en rapportiez trop a quelques perſonnes qui vous flattent.

LE MARQUIS.

Oh! s'il y avoit de la flatterie, je m'en apperçevrois.

LA MARQUISE.

La conſéquence n'eſt pas ſûre.

LE MARQUIS.

Elle l'eſt aſſurément. Un flatteur ſe ſent d'une lieue, & ce qu'il dit ne fait aucun effet ſur un homme ſenſé.

LA

LA MARQUISE.

Et c'eſt ce dont je ne conviens pas ; il en eſt de la flatterie comme de ces machines que vous voyez dans les ſpectacles. Quoique vous vous doutiez bien des reſſorts qui les font mouvoir, elles ne laiſſent pas que de ſéduire. Mon fils, quelque choſe que vous diſiez, j'oſe me flatter que votre mariage avec Hortenſe ſe terminera inceſſamment ; je vous prie même de ne pas refuſer les viſites que la nouvelle de ce mariage ne manquera pas de vous attirer aujourd'hui. Je vous laiſſe. Voici des livres avec leſquels je voudrois bien que vous puiſſiez vous entretenir.

LE MARQUIS, *lui baiſant la main.*

On feroit aſſurément, pour vous plaire, des choſes plus difficiles. (*Il la reconduit.*)

SCÉNE III.

LE MARQUIS *ſeul, s'aſſeyant.*

MOn mariage avec Hortenſe ! Je fais vœu, morbleu, de n'en rien faire. Vous n'avez qu'à écouter une mere, vous deviendrez une joli garçon ! Ces Dames-là peuvent faire une viſite de quartier, & apprendre à une fille à ſe tenir droite ; mais ſur tout le reſte, elles n'en ſçavent pas le mot. Entretenons-nous donc avec des livres, en attendant les complimens qu'on doit me faire. Des livres ! De quel fratras de lectures on nous aſſom-

me

me aujourd'hui ! Eh ! nos premiers peres, qui valoient mieux que nous, liſoient-ils ? A quoi ſervent ces volumes ? A appeſantir, à retarder le génie & à nous rendre copies, d'originaux que nous ſerions. Ce que je dis-là eſt vrai, exactement vrai.

(*Il prend pluſieurs livres les uns après les autres, & en lit quelques lignes.*)

SCÉNE IV.

LE MARQUIS, LE SENECHAL.

LE SENECHAL.

MOnſieur, votre très-humble ſerviteur : Vous ne me remettez peut-être pas ? Je viens pourtant très-ſouvent rendre mes devoirs à Madame la Marquiſe votre mere.

LE MARQUIS.

Je me ſouviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de voir Monſieur le Sénéchal.

LE SENECHAL.

Pour vous, on vous trouve rarement. Soit ici, ſoit à la ville, vous êtes un coureur... qui courez toûjours.

LE MARQUIS.

Hélas ! C'eſt ſouvent malgré moi.

LE SENECHAL.

Quoiqu'il en ſoit, je viens vous faire compli-

ment

ment ſur votre mariage, ſi tant eſt qu'on en doive faire ſur une pareille matiere.

LE MARQUIS.

Cela eſt fort équivoque entre nous.

(*Il fait ſigne au Sénéchal de s'aſſeoir.*)

LE SENECHAL.

Après vous, s'il vous plait. Qu'eſt-ce donc que vous faiſiez-là? Vous étiez dans la lecture?

LE MARQUIS.

Ah! je n'y étois pas bien profondement, je vous jure.

LE SENECHAL.

Je le crois bien. Quels bouquins ſont-ce-là?

LE MARQUIS, *d'un air moqueur.*

L'Hiſtoire de France, Télémaque...

LE SENECHAL.

Té-lé-maque, maque. Qu'eſt-ce que ce Téléma-que?

LE MARQUIS.

Eh! que voulez-vous que je vous diſe? C'eſt un malheureux qui cherche ſon pere par terre & par mer. Je me ſouviens d'en avoir lu le premier livre il y a trois ans. Eſt-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études?

LE SENECHAL.

Mes études? Oh! ma foi, je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout cela. Je n'aime point ce qui me gêne. L'an paſſé, quand je fus reçu dans ma Charge, il me falloit réciter un diſcours qui avoit de grands mots qui m'embarraſſoient, ma foi, je dis tout haut, que celui qui l'a fait le récite lui-même, s'il veut; pour moi, je n'en ferai rien.

LE

LE MARQUIS.

Il faut dans de ſemblables occaſions parler de tête, Monſieur. Rien n'eſt ſi plat qu'un diſcours préparé.

LE SENECHAL.

Oui; mais il faut fourrer-là du Latin à tort & à travers; & vous entendez bien que... eſt-ce que vous parlez du Latin, vous?

LE MARQUIS.

Que le Ciel m'en préſerve!

LE SENECHAL.

Ma foi, c'eſt bien aſſez de parler correctement ſa langue, & je connois mille gens qui ne ſe ſouciſſent pas d'en ſçavoir davantage.

LE MARQUIS.

(à part.)

Souciſſent! ... Vous êtes marié depuis peu, je penſe? Avez-vous trouvé un parti riche?

LE SENECHAL.

Pas extraordinairement. C'eſt une famille qui s'eſt refugiée en France, & qui eſt originairement de Province.

LE MARQUIS.

De Province?

LE SENECHAL.

Oui. C'eſt un Roman que tout cela, & le grand-pere de ma femme étoit, je crois... Bourg-meſtre en Eſpagne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE SENECHAL.

En Eſpagne, ou dans un autre endroit, je ne vous

vous l'aſſurerai pas. Elle a auſſi des parens en Angleterre, qu'elle me preſſe beaucoup d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'eſt un fort petit voyage; mais ma foi, ſi j'y vais, j' aime mieux être plus long tems en chemin & aller par terre; car je crains les rivieres comme le diable.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez, ce me ſemble, jamais arriver en Angleterre que par mer?

LE SENECHAL.

Tout comme il vous plaira. Mais aprés, tout, je ne crois pas qu'on m'y voie. Il y a des dangers par terre comme par mer; & il faut, je penſe, de ces côtes-là paſſer par de certains endroits où les hommes ſont tout-à fait ſauvages.

LE MARQUIS.

Où avez-vous trouvé cela?

LE SENECHAL, *prenant un air ſuffiſant.*

Comment donc? Ne ſçavez-vous pas qu'il y a des gens, comme le Turcs, par exemple, qui égorgent les hommes, & qui les mangent.

LE MARQUIS.

Il y a de ces gens-là; mais ce n'eſt aſſurément ni dans l'Europe ni dans l'Aſie.

LE SENECHAL.

Peut être eſt-ce dans la Boheme, il ſe peut bien que je me trompe. Mais laiſſons-là les choſes ſavantes, & changeons de converſation. Etes-vous content d'épouſer celle qu'on vous deſtine?

LE MARQUIS.

Je l'aimerois volontiers, Monſieur le Sénéchal, mais

mais je vous avoue que de s'engager pour toute ſa vie à une ſeule perſonne qui vous déſeſpére, & qui ſe croit en droit de ſe venger, ſi vous rendez quelque hommage ailleurs, c'eſt porter un joug bien rigoureux, & ſe mettre dans des entraves bien étroites.

LE SENECHAL.

Eh ? morbleu, pourquoi ne nous eſt-il plus permis d'épouſer pluſieurs femmes ? Que ne ſommes nous nés il y a ... deux ou trois cens ans ? Nous en aurions eu tant que nous en aurions voulu.

LE MARQUIS.

Deux ou trois cens ans ? Vous vous moquez.

LE SENECHAL.

Comment ?

LE MARQUIS.

Votre Chronologie n'eſt pas plus exacte que votre Géographie.

LE SENECHAL.

Quoi donc ? N'y a-t-il pas eu un tems où il étoit permis d'avoir pluſieurs femmes ?

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle pas poſitivement par quelle loi, ni dans quel tems cela étoit permis ; mais ſur mon honneur, je n'ai de ma vie, entendu choſes pareilles à toûtes celles que vous me dites.

LE SENECHAL.

Ma foi, je ne m'en ſouviens pas non plus ; mais c'eſt le bon ſens qui dicte toutes ces choſes-là. Adieu : je vais retrouver Madame votre mere, nous allons voir à quoi nous nous amuſerons. Elle m'a déjà propoſé pluſieurs ſortes de jeux ; mais

mais je n'en ſais aucun : heureuſement que j'ai la converſation aſſez amuſante. Au revoir, Monſieur le Marquis.

SCÉNE V.

LE MARQUIS *ſeul.*

CEt homme-là eſt cruellement ignorant ! Diſons plutôt qu'il eſt ſot. Quand un homme de cette eſpece auroit lu tous les livres du monde, il n'en parleroit pas mieux.

(*après avoir un peu rêvé.*)

Il eſt certain que l'ignorance, pouſſée à cet excès, a quelque choſe de honteux.

SCÉNE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, *ivre.*

LE MARQUIS, *ſe levant avec joie.*

MAis, que vois-je ? C'eſt le Baron, je penſe ?

LE BARON.

Oui, mon ami, c'eſt moi-même.

LE MARQUIS, *le regardant.*

Comment, je crois qu'il eſt ivre ! Ah ! il eſt adorable, il eſt charmant.

LE

LE BARON.

Il y a huit jours que c'étoit ton tour ; c'eſt aujourd'hui le mien ... Mais, il ne faut pas mentir ... j'ai paſſé une des plus jolies nuits ... Eh, bien ! Rien n'eſt plus commode ; vous vous trouvez le matin tout habillé, & vous êtes tout porté pour faire vos affaires.

LE MARQUIS.

Quoi ! Depuis vingt-quatre heures, tu ne t'es pas couché.

LE BARON.

Me coucher ? non, je ſais trop ce que je te dois. Embraſſe-moi, mon ami. Comme j'allois me mettre au lit chez le Préſident où la ſcéne s'eſt paſſée, il m'eſt revenu ... par ma foi, je ne ſais pas par qui ni comment ... bref, j'ai ſçu que tu étois indiſpoſé : j'ai dit ... il faut abſolument que je le voie, car j'ai pour toi une eſtime tout-à-fait cordiale.

LE MARQUIS.

Je te ſuis obligé. Mon indiſpoſition eſt peu de choſe.

LE BARON.

Dans ces changemens de ſaiſon-ci, c'eſt le diable ; vous ne pouvez pas avoir un moment de ſanté.

LE MARQUIS.

Il n'y a que lui pour ces choſes-là ; pour pouſſer une partie de plaiſir juſqu'à l'extrêmité ; il ne faut pas demander ſi vous étiez bonne compagnie, ſi les propos ont été délicieux, & s'il y a eu bien des raſades verſées ?

LE BARON.

Cela eſt innombrable. Mais laiſſe-moi, je te prie, un moment. Ne me parle pas.

LE MARQUIS.

Que je ne te parle pas?

LE BARON, *d'un air riant.*

Non, tel que tu me vois, j'ai du chagrin.

LE MARQUIS.

Toi, du chagrin?

LE BARON.

Oui, mon ami; j'en ai tant ... que j'en creve.

LE MARQUIS.

Où diable le chagrin va-t-il ſe loger avec toi? Il a ſûrement à faire à forte partie.

LE BARON.

Je voudrois te pouvoir conter la choſe par ordre, mais il y a un peu de confuſion, il faut que je te quitte.

LE MARQUIS, *le retenant.*

Qu'eſt ce que c'eſt?

LE BARON.

Tu ſçais bien l'homme avec qui j'étois tous les jours?

LE MARQUIS.

Qui! Léandre?

LE BARON.

Léandre.

LE MARQUIS.

Il devoit, ce me ſemble, te faire avoir l'agrément...

LE BARON.

Lui-même, il étoit du ſouper.

LE

LE MARQUIS.

Te ſerois-tu brouillé avec lui ?

LE BARON.

Pas autrement. Il s'eſt mis en tête de nous éclaircir une certaine anecdote que tout le monde ne ſait pas, je puis dire cela. Je lui ai repréſenté fort poliment que je ne croyois pas que la choſe fut tout-à-fait comme il nous la donnoit ; il m'a repliqué auſſi fort poliment qu'il en étoit très-bien inſtruit, j'ai inſiſté avec la même politeſſe, de façon que de politeſſe en politeſſe, je lui ai fait voler mon aſſiette à la tête.

LE MARQUIS.

Ciel !

LE BARON.

Oui, heureuſement que la Colonne d'air.. la Colonne, tu entends bien ?

LE MARQUIS.

Et quelle a été la ſuite ?

LE BARON.

La ſuite ? Il y a eu un grand bruit, on a couru aux armes. (*en riant.*) Nous devions nous égorger cent fois pour une ; mais je ne ſais par quel enchantement tout a été pacifié ; & nous nous ſommes retrouvés tous le verre à la main. Voilà qui eſt admirable, cela, par exemple ?

LE MARQUIS.

Et tu penſes qu'il n'aura point de reſſentiment de ce procédé ?

LE BARON.

J'ai queique ſoupçon que cela le refroidira à mon ſujet.

LE MARQUIS.

Pour moi, je le crois très fort.

LE BARON.

Que veux-tu ? Tous les momens ne peuvent pas ſe reſſembler... Le plaiſir a ſes révolutions ... & les choſes d'ici bas.

LE MARQUIS.

Voilà une affaire fâcheuſe.

LE BARON,

Point du tout. *Verba volant*, mon ami.

LE MARQUIS.

Il eſt à ſouhaiter...

LE BARON, *chantant.*

Que ſervent les faveurs que nous fait la fortune ? Tu es mon Roi, tu me tiens lieu de tout. Que je t'embraſſe mille fois...

LE MARQUIS.

Cela eſt fort-bien. Mais; en verité, Baron, je crois que tu devrois éviter de boire.

LE BARON.

Eviter de boire ? .... Ah ! Ne hazarde plus de ces diſcours-là, Marquis; car tu te ferois ſiffler de tout le monde. Adieu. Je vais me jetter dans ma chaiſe. Ah ! la belle nuit ! Ah ! l'aimable nuit ! Ah la charmante nuit ! (*il ſort.*)

SCE-

SCÉNE VII.

LE MARQUIS *ſeul*.

VOilà qui eſt affreux ! Il eſt épouvantable qu'un garçon, naturellement ſi ſociable & ſi doux, ſe ſoit emporté juſqu'à cet excès.

SCÉNE VIII.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

J'Ai attendu que Monſieur le Marquis fut ſeul pour lui venir faire la révérence, & lui demander ſa protection.

LE MARQUIS.

Eh ! c'eſt toi, ma pauvre Froſine ! Vraiment ; tu abandonnes bien tes amis ; quatre ans entiers ſans me venir voir?

FROSINE.

Je ſuis venue, je vous aſſure, plus de trente fois. Je ſors de l'appartement de Madame votre mere. Ce bon Chevalier eſt donc toûjours auprès d'elle ? En vérité, mon cher Marquis, je ne ſais pas trop ce que vous devez en penſer.

LE MARQUIS.

La folle !

FROSINE.

La folle ? Ah ! j'ai oui dire, dans plus d'un endroit, qu'elle alloit ſe remarier, je ſuis bien aiſe de vous en avertir.

LE MARQUIS.

Cela me ſurprendroit fort.

FROSINE.

Enfin, Monſieur, elle m'a renvoyée à vous, & m'a fait eſpérer, que, comme vous aviez beaucoup de connoiſſances, vous pourriez aiſément me procurer une place.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu n'es plus chez cette Comteſſe ou tu entras ?...

FROSINE.

Bon ! m'a-t-il été poſſible d'y reſter ? Un lutin qui fait un enfer de ſa maiſon, qui crie, qui tempête du matin juſqu'au ſoir, & qui, ſans être prude, fait coucher ſon mari au troiſieme étage, égratigne ſes femmes de chambre, & donne des coups de bâton à ſes laquais !

LE MARQUIS.

Quoi ! Madame de....

FROSINE.

Madame de .... qui dans le monde paroît la douceur même, eſt telle que je vous la dépeins dans ſon domeſtique. Au bout de ſix mois, je fus obligée de la quitter.

LE MARQUIS.

De façon que tu paſſas de-là dans une autre maiſon, dont tu es pareillement ſortie.

FRO-

FROSINE.

Oh ! pour celle-là, c'eſt à mon grand regret. Elle étoit agréable & ſans reproche : & j'y ſerois encore, ſi on ne m'avoit point avertie que les affaires y étoient en ſi mauvais ordre, que je courois riſque de n'être point payée de mes gages.

LE MARQUIS.

Enfin, depuis ce tems-là tu n'as rien trouvé?...

FROSINE.

Pardonnez-moi. J'étois en dernier lieu chez la veuve d'un vieux Seigneur étranger, aimable de caractere & d'eſprit, & qui auroit dû ne chercher à plaire que par ces endroits là.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi l'as-tu quittée cette veuve, par exemple ?

FROSINE.

Le ſervice y étoit dur, j'y avois trop de fatigue.

LE MARQUIS.

Trop de fatigue ?

FROSINE.

Oui, Monſieur. Vous avez quelquefois entendu parler de ces perſonnes, qui, pour réparer l'outrage de la nature & des ans, ont recours à un peu d'artifice. Voilà juſtement en quoi conſiſtoit la difficulté de mes fonctions. Une Suivante n'eſt pas tous les jours également adroite.... Si vous ſaviez combien il eſt difficile de donner à une femme l'air d'un viſage qu'elle n'a pas, cela vous ſurprendroit.

LE MARQUIS.

Je ne vois point trop, Froſine, quelle maiſon pourroit te convenir.

FROSINE.

On m'avoit propoſé d'entrer chez la jeune Eliante; mais il lui eſt arrivé depuis peu une aventure qui a fait trop de bruit; & j'ai là-deſſus des délicateſſes de conſcience, que je ne puis ſurmonter; je ſuis ſi ſotte!

LE MARQUIS.

Eliante! Quelle aventure!...

FROSINE.

L'ignorez-vous? Son équipage ſe rompt. Un jeune homme qui paſſe lui offre le ſien. Elle l'accepte. Il n'eſt que huit heures du ſoir; & quoiqu'elle ſoit dans un quartier fort peu éloigné du ſien, elle ne reparoît que le lendemain.

LE MARQUIS.

Hé bien! quelle conſéquence tirer de-là?

FROSINE.

Ah! Monſieur, je vous le demande?

LE MARQUIS.

Mais je te ſurprendrois bien, ſi je te diſois que ce jeune homme, c'eſt moi-même; qu' Eliante ne pouvant profiter de l'offre que je lui fis de la ramener chez elle; & l'effroi qu'elle avoit eu, la faiſant ſe trouver mal, elle m'ordonna de la deſcendre chez ſa ſœur, qui demeure a quelques rues près de l'endroit où l'accident arriva.

FROSINE.

Ah! Monſieur, excuſez mon imprudence. J'ignorois que vous y priſſiez intérêt, & je ne dirai plus

plus rien, dès qu'il y a de vous à elle quelque particularité.

LE MARQUIS.

Va, ma pauvre Froſine, ſi tous tes portraits ne ſont pas plus fideles que ce dernier, on ne doit pas beaucoup y ajouter foi ; ne peux-tu pas te diſpenſer de ſervir ?

FROSINE.

Oh ! non, Monſieur : Je ne veux point changer d'état, & je me fais un petit plaiſir miſanthrope de ſervir tous les jours de gens dont l'origine ne vaut pas, à beaucoup près, la mienne. Par exemple, je ſerois dans le cas, ſi j'entrois au ſervice de Cidaliſe, elle qui ſe donne des airs de Ducheſſe.

LE MARQUIS.

Tu lui fais aſſurément beaucoup d'honneur!

FROSINE.

Vous voyez que je vous découvre mes petits ſentimens.

SCÉNE IX.

LE MARQUIS, FROSINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnſieur le Chevalier, & Monſieur de Bretenville.

LE MARQUIS.

Monſieur de ?..

LE

LE LAQUAIS.

Bretenville.

LE MARQUIS.

Ils peuvent venir, quand ils voudront.

SCÉNE X.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

VOici compagnie qui vous vient. Je vous laiſſe. Prenez garde toûjours aux gens que vous voyez. Il y a tant de méchans eſprits, tant de mauvaiſes langues, qu'il eſt bon de choiſir un peu ſon monde.

SCÉNE XI.

LE MARQUIS *ſeul.*

LE ſort m'adreſſe aujourd'hui des perſonnages bien ſinguliers! Cette Froſine a un babil pernicieux. Il ſemble effectivement que la médiſance ſoit le vice affecté aux valets.

SCÉ-

SCÉNE XII.

LE CHEVALIER, M. DE BRETENVILLE, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

MOnſieur le Marquis, voici Monſieur de Bretenville que je vous préſente, dont j'ai fort connu & fort eſtimé le pere; c'étoit aſſurément un excellent Juge. (*On ſe ſalue.*)

Monſieur n'a pas embraſſé la même profeſſion, comme vous voyez, & il eſt venu me conſulter ici ſur une affaire qui lui eſt ſurvenue; mais quoique j'aie ſervi pendant quinze ans, j'avoue que ſur le point d'honneur il y a certain cérémonial, certaines pratiques dont je n'ai pas fait une bien profonde étude; j'ai cru que vous pourriez en être mieux inſtruit que moi, & que vous voudriez bien aider Monſieur de vos conſeils.

LE MARQUIS.

C'eſt m'obliger, aſſurément. Je dirai naturellement à Monſieur ce que je penſe ſur ſon affaire.

M. DE BRETENVILLE, *aſſis*.

Avant tout, Meſſieurs, il faut convenir que la bravoure eſt une belle choſe.

LE MARQUIS.

C'eſt aſſurément la vertu des grandes ames; & on peut dire qu'il ſe trouve des occaſions où elle eſt auſſi utile que glorieuſe.

M. DE

M. DE BRETENVILLE.

Oh! belle, Monſieur, belle! Eſt-il rien de comparable à la fermeté d'un homme que jamais les dangers les plus preſſans n'ont pu épouvanter? qui, toûjours prêt à parer ou à porter des coups mortels, oſe ſe vanter de n'avoir jamais plié devant perſonne?

LE CHEVALIER.

Je fais auſſi grand cas de la bravoure, mais quand elle eſt réglée, & ſuivant l'objet qu'elle ſe propoſe. Par exemple, je ſouhaiterois qu'avec la fermeté que fait paroître Monſieur de Bretenville, il ſe fut mis dans le Service.

M. DE BRETENVILLE.

Tout beau, Monſieur, le combat ſingulier fut de tout tems la pierre de touche du vrai brave.

LE MARQUIS.

Il eſt certain que le combat d'homme à homme, eſt de tous, le plus périlleux.

M. DE BRETENVILLE.

Le plus périlleux, ſans doute, & le plus excellent. C'eſt-là que l'adreſſe, l'agilité du corps, la préſence d'eſprit, le coup d'œil ſont mis en uſage. Que peuvent, dites-moi, les plus beaux faits d'armes contre un coup de canon?

LE CHEVALIER.

Je vous entends; mais vous conviendrez que d'un côté l'objet eſt bien plus grand que de l'autre, & qu'il y a quelque choſe de plus généreux à venger ſa patrie par devoir, qu'à venger une injure perſonnelle par reſſentiment.

M. DE

M. DE BRETENVILLE, *faiſant comme s'il pouſſoit une botte.*

Rien n'eſt au-deſſus de cela: ah!

LE MARQUIS,

Ma foi, Monſieur le Chevalier, qui eſt lent à venger une injure perſonnelle, eſt quelqu'un de bien équivoque, quand il s'agit des intérêts de ſa patrie.

LE CHEVALIER,

La foibleſſe & l'extrême vertu peuvent quelquefois avoir la même apparence. Mais ne pourroit-on pas trouver des hommes auſſi redoutables aux ennemis de la patrie, que faciles à pardonner aux ennemis particuliers; & ne ſeroit-ce pas-là le comble de l'honneur, & de la raiſon?

M. DE BRETENVILLE, *pouſſant une autre botte.*

On ne peut rien comparer à ceci: ah!

LE CHEVALIER.

Pour moi, ſi Monſieur de Bretenville s'en tenoit à mon avis, il chercheroit à accommoder l'affaire qu'il vient conſulter aujourd'hui. Je ne conſeillerai jamais à perſonne de riſquer ſa vie & ſa fortune pour une gloire fort douteuſe, & qui n'exiſte que dans notre imagination.

M. DE BRETENVILLE, *faiſant une feinte.*

Vous avez encore ceci; Ah! ah!

LE MARQUIS.

Votre ſang froid, Monſieur le Chevalier, me déſeſpéreroit, en vérité.

(*Hauſſant la voix, & frappant du pied.*)

Eh! morbleu, pourquoi donc? ....

M. DE

M. DE BRETENVILLE, *mettant la main sur ſon épée.*

Qu'eſt-ce ?

LE MARQUIS, *à M. de Bretenville.*

Ce n'eſt rien. *(Au Chevalier.)* Pourquoi donc attaque t-on votre reputation, quand vous n'acceptez pas? ....

LE CHEVALIER.

Hé! Monſieur, point de colere, & croyez que par mon ſentiment je ne prétends point réformer celui des autres.

LE MARQUIS.

Reſpectons, croyez-moi, des uſages que la néceſſité a établis; & venons, s'il vous plait, à l'affaire de Monſieur.

M. DE BRETENVILLE.

Meſſieurs, quel parti penſez-vous que doit prendre un homme, qui, amoureux d'une Demoiſelle, a long-tems fréquenté dans une maiſon, & qui trouve en ſon chemin quelqu'un qui ſe licencie juſqu'à lui défendre de continuer ſes viſites?

LE MARQUIS.

Le procédé eſt vif....

LE CHEVALIER.

Quand on eſt bien amoureux, cela n'eſt pas facile à digérer.

M. DE BRETENVILLE.

Auſſi n'eſt-il pas douteux que j'en tirerai raiſon.

LE MARQUIS.

Je le ferois comme vous.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais pas trop quel parti je prendrois.

M. DE

M. DE BRETENVILLE.

Mais ce n'eſt pas là, la grande queſtion. Comme celui de qui j'ai reçu l'inſulte, eſt extrêmement vieux & caſſé, & qu'à peine il peut ſe tenir ſur ſes jambes, avant de lui demander qu'il me ſatisfaſſe, je veux ſçavoir ſi je ſuis abſolument obligé de lui faire quelque avantage, comme, par exemple, de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

LE CHEVALIER.

S'il eſt effectivement ſi vieux, je crois que cela rendroit la partie plus égale.

LE MARQUIS.

Mais, il faut qu'un homme, auſſi infirme que vous le dépeignez, ſoit bien téméraire pour oſer entrer en rivalité avec vous, & pour vous défendre de fréquenter dans cette maiſon?

M. DE BRETENVILLE.

Il n'y a point de rivalité.

LE MARQUIS.

Quoi! il ne compte pas épouſer?

M. DE BRETENVILLE.

Point du tout,

LE MARQUIS.

Dans quelle vue vous inſulte-t-il donc, s'il n'a pas ſur celle que vous aimez quelque deſſein?

M. DE BRETENVILLE.

Il ne peut pas en avoir.

LE MARQUIS.

Il ne peut pas en avoir?

M. DE BRETENVILLE.

Hé! non. Il eſt le pere de celle que j'aime.

LE

LE MARQUIS.

Le pere?

M. DE BRETENVILLE.

Oui. Imaginez-vous un homme qui, un beau matin, me vient bercer de mauvaiſes raiſons, & qui me fait entendre qu'il faut rompre tout commerce.

LE CHEVALIER.

Je réfléchis ſur votre queſtion; & à votre place, je ne ſçais ſi je lui ferois la grace de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

M. DE BRETENVILLE.

Je ne crois pas y être abſolument obligé. Mais cela ſe peut faire par déférence pour le pere d'une perſonne que l'on eſtime.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais que vous dire.

LE MARQUIS.

Le pere! Mais, Monſieur de Bretenville, les ſtatuts de la bravoure engagent-ils à une pareille querelle? un pere n'eſt-il pas le maître de ſa fille? & ſans vous inſulter, ne peut-il pas vous empêcher de la voir?

M. DE BRETENVILLE, *au Marquis*.

Examinez bien la choſe, vous conviendrez qu'il y a inſulte, & que la querelle eſt bien faite.

LE CHEVALIER, *paroiſſant rêveur*.

Les avis pourroient être partagés.

M. DE BRETENVILLE, *au Chevalier*.

Ils ne peuvent point l'être, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Il me ſemble avoir entendu décider...

M. DE

M. DE BRETENVILLE.

Non. Tous les avis ſe réuniſſent là-deſſus; & j'ai l'honneur de vous aſſurer....Ah! je ſuis au déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

De quoi?

M. DE BRETENVILLE.

Je crois que ce qui vient de m'échapper, eſt une eſpece de démenti que je vous ai donné.

LE CHEVALIER.

A moi?

LE MARQUIS.

Comment?

M. DE BRETENVILLE, *ſe levant.*

Oui, Monſieur, je vois bien que j'ai eu le malheur de vous donner un démenti.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, Monſieur de Bretenville.

M. DE BRETENVILLE.

Pardonnez-moi, le démenti y eſt: toutes les excuſes que je pourrois faire à Monſieur, ne ſeroient pas ſuffiſantes. Je ſuis dans le cas de lui en faire une réparation dans les formes.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'avois pas compté ſur celui-là.

LE MARQUIS, *à M. de Bretenville.*

Je vous dis, parbleu, que vous rêvez. Et....

M. DE BRETENVILLE.

Non. Ne me flattez point de grace, Monſieur étoit ami de feu mon pere, & eſt d'ailleurs trop eſtimable pour que je manque à ce que je lui dois, & pour que je balance à lui en donner ſatisfaction. Il n'a qu'à avoir la bonté d'indiquer le lieu & le tems.

LE CHEVALIER.

Puiſque je ſuis offenſé, je compte que Monſieur le Marquis voudra bien me laiſſer faire, & voici le lieu & le tems que je choiſis....

(*Il met l'épée à la main, & tombe ſur Monſieur de Bretenville, qui met auſſi l'épée à la main.*)

LE MARQUIS.

Je ne ſouffrirai jamais une pareille incartade. Arrêtez donc, il y a de l'extravagance.

(*Ils ſe battent pendant quelque tems, juſqu'à ce que le Marquis vient à bout de les ſéparer.*)

M. DE BRETENVILLE, *ayant remis ſon épée.*

Tout auroit pu ſe paſſer un peu plus dans les regles, mais je crois que je viens de réparer ſuffiſamment ma faute. Adieu, Meſſieurs, votre déciſion eſt donc, qu'à la rigueur je ne ſuis point obligé de lui faire aucun avantage? (*Il ſort.*)

SCÉNE XIII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QUel Original m'avez-vous donc amené?

LE CHEVALIER.

Je ne m'imaginois pas, je vous l'avoue, qu'il porteroit la folie juſqu'à ce point. Mais je le connoiſſois pour un faux brave; & je ne me repentirois point de l'avoir fait paroître devant vous, ſi vous ſentiez quel eſt le ridicule d'une certaine eſpece de bravoure, dont je vous ai oui ſouvent faire l'apologie. (*Il rentre.*)

SCÉ-

SCÉNE XIV.

LE MARQUIS *ſeul*.

Moi, faire l'apologie d'un travers auſſi impertinent ? Seroit-il poſſible que j'euſſe quelque reſſemblance à ce que je viens de voir, & à tout ce que j'ai vu aujourd'hui ? Si cela étoit, en vérité, je ſerois bien haïſſable.

(*Des inſtruments préludent.*)

Qu'entends-je ? (*On entend frapper.*)

Eh quoi ! l'on vient encore ? Ne puis-je me livrer un moment à mes réflexions ?

SCÉNE XV.

GELASTE, LE MARQUIS.

GELASTE, *derriere le Théâtre.*

Holà, quelqu'un. Annoncez Gelaſte, je vous prie.

LE MARQUIS.

Gelaſte ! par quel hazard ? C'eſt l'homme du monde le plus agréable, & qui, dans un âge avancé, ſçait faire le meilleur uſage de la vie. Courons au-devant de lui.

GELASTE.

De la joie, cher Marquis, de la joie. Des gens

de votre connoiſſance m'ont appris que vous étiez ici indiſpoſé. Je viens faire la guerre à votre mélancolie, & je vous amene grand nombre de Muſiciens & de Danſeurs.

LE MARQUIS.

Je vous ſuis vraiment bien obligé de vous ſouvenir ainſi de moi.

GELASTE.

Vous pouvez m'en avoir quelque obligation; ſçavez-vous bien que la petite viſite que je vous rends, me reviendra à plus de deux cens piſtoles: il faut ſe rafraîchir ſur la route, & mes Muſiciens ne ſont pas gens à laiſſer tomber le reproche que l'on fait ordinairement à ces Meſſieurs-là.

LE MARQUIS.

Je crois que cela vous importe peu, & vous êtes l'homme de France qui fait la meilleure figure.

GELASTE.

Ma foi, ſans être d'une haute condition, je puis dire que je m'égale à tout ce qu'il y a de mieux. Bien des gens me traitent de vieux fou & de prodigue; mais j'ai vécu, & je vivrai toûjours de même. J'ai naturellement les inclinations nobles. Ennemi des diſcuſſions, abandonnant tout plutôt que de conteſter, me plaiſant dans ces dépenſes ſourdes qui font que l'argent s'en va ſans que l'on ſçache par où, ni comment, & dans la diſpoſition d'acheter un moment de plaiſir de la moitié de mon bien, ſi l'occaſion s'en trouve. C'eſt ainſi que je me fais des jours brillans; & ſi ma carriere eſt bornée, je tâche, comme on dit, de la parſemer de fleurs.

LE

LE MARQUIS.

Eh bien, Meſſieurs les Critiques, Meſſieurs les Philoſophes auſteres qui nous prêchez l'économie, venez voir un homme qui ſçait jouir, & qu'un aimable déſordre rend véritablement heureux.

GELASTE.

Pour heureux, je le ſuis. Rien ne m'afflige; & je me réjouis de tout. Vous ne croiriez pas qu'actuellement je m'exerce tous les jours à la danſe; & quoiqu'un peu peſant, tenez, je fais preſque la gargouillade. (*il veut ſauter.*)

LE MARQUIS.

Arrêtez donc, vous allez vous tuer.

GELASTE.

Il y a encore certain violoncelle de par le monde ſur lequel je m'eſcrime aſſez bien. Je me fourrerai parmi mes Muſiciens, & je veux que vous m'entendiez par-deſſus tous les autres.

LE MARQUIS.

Avec grand plaiſir, aſſurément.

GELASTE.

Pour la voix, on dit que je ne l'ai pas belle. Jugez-en.... (*Il chante.*)

Clair flambeau du Monde.

LE MARQUIS.

Il y a quelque choſe à redire effectivement.

GELASTE.

Mais je ſuis amateur paſſionné dans la voix: Vous ſçavez bien ce diamant dont vous trouviez l'éclat ſi parfait?

LE MARQUIS.

Oui. Eſt-ce que vous ne l'avez plus?

GELASTE.

Non. C'eſt une Ariette qui me l'a fait perdre.

LE MARQUIS.

Elle fut donc bien chantée?

GELASTE.

Divinement, & par une Sirene d'une beauté ....

LE MARQUIS.

Qu'il eſt doux d'être à portée de récompenſer les talens comme ils le méritent!

GELASTE.

Mais rien n'eſt égal à mon Cuiſinier. Oh! l'excellent garçon. Qu'il met d'élégance dans tout ce qu'il fait! J'ai toûjours été fort recherché; mais depuis qu'il eſt à mon ſervice, il eſt étonnant combien le nombre de mes amis augmente; & l'on entend dire par-tout: allons voir le Cuiſinier de Gelaſte.

LE MARQUIS.

Quand pourrai-je mener une vie auſſi agréable, & me faire, comme vous, des amis par ma magnificence! Mais plus je contemple votre ſort, & plus je vois qu'il eſt parfait en tout point: car vous avez des enfans qui ont les meilleures diſpoſitions du monde, & une femme! .... Ah! je n'en puis parler qu'avec admiration. C'eſt un eſprit, une douceur, & tous les charmes imaginables enſemble.

GELASTE.

Oui, ma femme a beaucoup de vertu; mais il eſt arrivé du changement, & mes enfans ont tant fait les raiſonneurs, qu'ils ne vivent plus avec moi.

LE MARQUIS.

Comment? Et où eſt donc Mademoiſelle votre fille?

GELASTE.

Chez une parente.

LE MARQUIS.

Et votre fils ainé?

GELASTE.

Il eſt parti pour les Indes.

LE MARQUIS.

Le Cadet?

GELASTE.

Il s'eſt, je crois, enrôlé comme un ſot.

LE MARQUIS.

Et Madame votre femme, où eſt-elle, s'il vous plait?

GELASTE.

Dans un Couvent.

LE MARQUIS.

Mais, ſi quelque différend domeſtique vous forçoit à vous ſéparer, pourquoi ne s'eſt-elle pas plutôt retirée à votre belle Terre?

GELASTE.

Elle eſt en décret.

LE MARQUIS.

En décret?

GELASTE.

Oui. Cela vous ſurprend? Oh! j'ai ſçu faire tête à l'orage, ayant mis ce qu'il me reſtoit de bien à fond perdu. Mon revenu ſe trouve le même qu'auparavant. Que faire? Je conviens que ma femme étoit fort-aimable, que mes enfans avoient de bon-

bonnes diſpoſitions, que ma Terre étoit très belle; mais mon Couſinier me relle. Allons, ſongeons à notre fête. Je vais retrouver mes chers Muſiciens, & diſpoſer le Divertiſſement. De la joie, Monſieur le Marquis, de la joie.

(Il chante en ſortant.)

Clair flambeau du Monde.

SCÉNE XVI.

LE MARQUIS *ſeul.*

SOn bien à fond perdu? Sa femme dans un Couvent? Quel ſort pour une Dame ſi charmante! Ah! ſi nous nous plaignons quelquefois de la légéreté des femmes, combien plus ſouvent ce ſexe aimable a-t-il d'inhumanités & de mépris à eſſuyer de notre part? C'eſt cependant ſur les exemples & ſur les diſcours de gens de cette eſpece que je combats tous les jours l'amour qu'Hortenſe m'inſpire.

(Il rêve un inſtant.)

Je ne ſçais: mais je me ſens attendrir.

SCÉ-

SCÈNE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à la Marquiſe.*

PEut être notre ſtratageme aura-t-il fait quelqu'effet ſur lui.

LA MARQUISE, *au Marquis.*

Un de vos amis vous amene ici, mon fils, de quoi former une fête des plus agréables. J'y prendrois part volontiers, ſi le départ d'Hortenſe ne ſembloit nous ôter tout eſpoir de plaiſir.

LE MARQUIS, *en regardant Hortenſe.*

Quoi! Madame vous quitte?

LA MARQUISE.

Une affaire indiſpenſable la rappelle à Paris. Eh bien, mon fils, vous avez reçu pluſieurs viſites de la part de gens qui ſans doute n'ont pas dû vous déplaire. Eh quoi? Vous paroiſſez rêveur?

LE MARQUIS.

Il me paroit difficile, je vous l'avove, de juſtifier certains ridicules; & je ne ſçaurois diſconvenir que dans la converſation que nous avons eue tantôt enſemble, toute la raiſon n'ait été de votre côté. Mais dites-moi, quelle affaire ſi preſſée rappelle donc Hortenſe à Paris?

HOR-

HORTENSE, *au Marquis*.

Soyez ſûr, Monſieur, qu'ayant réſiſté aux inſtances que Madame m'a faites de paſſer ici encore quelque tems, il faut que j'aie des raiſons eſſentielles qui me déterminent à quitter ce ſejour.

LE MARQUIS.

Ne puis-je les ſçavoir?

HORTENSE, *un peu attendrie*.

Que voulez-vous que je vous diſe?

LA MARQUISE.

Quel ſi grand intérêt prenez-vous au départ d'Hortenſe, ſurmonteriez-vous une fauſſe honte, & voudriez-vous me croire, puiſque vous reconnoiſſez que j'ai pour moi la raiſon?

LE MARQUIS, *ſe jettant aux pieds d'Hortenſe*.

Ah! que la raiſon a de force, quand elle eſt aidée de l'amour!

LA MARQUISE.

Que faites-vous?

LE CHEVALIER.

Quel changement!

HORTENSE.

Quel eſt donc votre deſſein, Marquis?

LE MARQUIS.

D'obtenir, par mes regrets, le pardon des travers qui ont pu juſtement vous irriter contre moi, de n'être plus oppoſé à moi-même, de me dégager de tout ce qui m'éloignoit de vous, & de vous rendre enfin un cœur qui, quoique long-tems victime des faux airs, n'a jamais ceſſé un inſtant de vous adorer.

HOR-

HORTENSE, *regardant la Marquiſe*:
Madame . . .

LE MARQUIS.
Soyez généreuſe, Hortenſe, oubliez le paſſé.

LE CHEVALIER.
Allons: & que la fête amenée par Gelaſte, ſoit le commencement de celles qu'une union ſi heureuſe fera naître.

FINIS

68844